

Emmanuelle Grün

TENTATIVE

Emmanuelle GRÜN

TENTATIVE

Alors étudiante, j'avais fait le choix de travailler pour une association engagée dans la lutte contre les dérives sectaires.

Dans les locaux, les tâches étaient multiples et l'on ne savait pas toujours à quelle activité donner la priorité.

Un moment, je signalais à Joris, seul avec moi ce jour-là :

– Je pense que, maintenant, je serais plus utile à m'occuper du courrier et des appels.

– D'accord, tu prends les appels. Mais ne touche pas au courrier. C'est la présidente qui le fera.

La sonnerie du téléphone se mit à retentir.

Sans plus attendre, je me précipitai dans l'autre pièce pour décrocher.

Après avoir répondu et raccroché, mon regard tomba sur la pile de courrier. Pourquoi je ne devais pas y toucher ? La question s'imposa avec tellement de force dans mon esprit que je décidai de retourner dans le bureau.

– Pourquoi je ne dois pas toucher au courrier ?

Je compris, au silence équivoque de Joris, qu'il existait une raison cachée.

– J'ai le droit de savoir, non ?

– Tu peux t'occuper du courrier, si tu veux, rectifia Joris. Mais si tu n'es pas cardiaque. On attend un pli un peu spécial.

Un pli spécial ? Une crise cardiaque ? Les explications de Joris avaient déjà de quoi donner des palpitations.

Fébrile, je retournai dans la pièce du courrier. J'étudiai les lettres une à une, recto puis verso. Je passai au stade critique, celui de l'ouverture. Une, puis une autre, puis une énième. Une était le témoignage d'un ancien adepte ; une autre évoquait les doutes d'un père ; une autre s'interrogeait au sujet de rassemblements dans les Catacombes... La dernière lettre dépouillée, je devais me rendre à l'évidence qu'il n'y avait aucun courrier spécial. Joris, avait-il simplement cherché à jouer avec ma crédulité ?

Après avoir répondu aux diverses sollicitations, je prévins Joris :

– J'ai fait le courrier. Je n'ai rien remarqué de particulier.

Pour toute réaction, il eut un hochement de tête approbateur.

Une fois chez moi, le mystère de ce courrier continua de me poursuivre, de me hanter, jusque dans mon sommeil.

Ma curiosité fut finalement trop aiguisée pour ne pas vouloir, dès que possible, retourner dans l'association, avec l'espoir de percer le mystère de la lettre secrète.

Joris, le lendemain, devait recevoir deux journalistes de la télévision japonaise.

Depuis la rentrée, dans l'association, la tendance était à la presse et aux médias étrangers. Il en venait de partout : d'Allemagne, d'Espagne, de Russie...

À propos du Japon, on était dans un cas particulier, puisque le pays depuis plusieurs années, devait se débattre avec un groupement sectaire qui avait basculé dans l'action terroriste. Chez eux, les opposants pouvaient être enlevés et assassinés. Un avocat avait été ainsi liquidé, avec les membres de sa famille, pour avoir soutenu des victimes. C'était d'une envergure sans rapport avec ce que nous, on connaissait. La situation avait été rendue si alarmante que les Japonais ne cherchaient non seulement des informations, mais de vraies solutions pour sortir des tentacules de cette pieuvre tueuse. Voilà pourquoi Joris avait tenu à recevoir les journalistes.

De mon côté, je m'étais glissée discrètement dans la pièce du secrétariat pour récupérer le courrier. Mais en rentrant, je découvris une pile toute prête à l'envoi. Alors que je commençai à rager contre l'inconnu qui m'avait empêché de poursuivre mon enquête, en me devançant, je finis par constater d'étranges similitudes avec mon courrier de la veille. En fait, je m'étais fait peur, comme un animal qui ne se reconnaît pas dans un miroir : il s'agissait de mon propre travail.

D'ailleurs, l'instant d'après, j'eus le droit à une apparition furtive de Joris, qui avait interrompu quelques secondes son entretien, pour me souffler d'aller moi-même poster le courrier. La veille, à cause de l'écriture de la prochaine brochure, il n'avait pas pu s'en occuper. Il était resté trop tard dans les locaux.

– N'oublie pas de garder le reçu, précisa-t-il, avant de disparaître.

Quittant les locaux, je descendis l'escalier, remontais la rue à pied, un trajet pas bien long qui me donnait l'occasion de prendre l'air. Arrivée dans le bureau de Poste, j'échangeais le courrier à déposer contre une pile de lettres à récupérer, mise à l'écart après un passage dans un détecteur à métaux : une mesure préventive contre un éventuel danger de lettre piégée.

De retour à l'association, Joris dut m'ouvrir une nouvelle fois la porte. Son rendez-vous continuait, s'éternisait... je ne devais toujours pas le déranger.

Sans perdre de temps, je me mis à mon travail de secrétaire. Mais alors que je venais d'ouvrir une première lettre, mon regard se laissa intriguer par une enveloppe de format allongé au papier inhabituel. Aussitôt, je délaissai la première missive pour vérifier la nature du message de la longue enveloppe. Quand je parvins à extraire, du bout du pouce, le contenu, le choc fut si brusque que dans une secousse, je fis reculer ma chaise. « Ne pas être cardiaque » avait dit Joris. Je comprenais tout à coup le sens de la formule. Dans l'enveloppe, se trouvait un chèque de banque et la somme indiquée avait de quoi donner le tournis : un million. Six zéros à la suite. Il s'agissait d'un chèque en blanc. Je le fixai comme une pièce rare, hypnotisée par l'extravagance du montant.

Ce fut trop de tension pour poursuivre avec les autres lettres, comme si aucun cataclysme ne s'était produit. Mes sentiments s'entremêlaient : ce chèque, mine de rien, était une arme redoutable, ravageuse, sulfureuse, car destructrice de l'intégrité humaine. Mais il était tout autant un aveu de faiblesse. Si la secte jouait son va-tout, cela signifiait déjà qu'elle était devant un mur.

J'attendis en trépignant, la fin de l'entretien de Joris et les dernières salutations avec les journalistes japonais pour entrer en scène, ma trouvaille à la main.

– Ah... Tu es tombée dessus.

Joris attrapa l'enveloppe, consulta le chèque avec attention comme s'il y cherchait un détail précis, puis il se rendit dans le bureau, plaça le chèque et l'enveloppe côte à côte sur la fenêtre de la photocopieuse et appuya sur le bouton.

Il revint avec la photocopie dans la pièce principale et, tout en s'asseyant derrière le bureau, poursuivit :

– J'imagine que c'est la première fois que tu vois une telle somme.

– Évidemment. Tu as laissé le chèque dans la photocopieuse.

– Je ne l'ai pas oublié, réfuta Joris en rangeant la photocopie. Je suis sûre que tu t'es demandée ce que tu pourrais t'offrir avec cet argent. Assieds-toi.

Je m'assis face à lui, sans en connaître la raison véritable.

– Oui. Ça m'a traversé l'esprit.

– Avec ça, tu pourrais t’acheter une nouvelle voiture, t’offrir un voyage... continua Joris en fouillant dans un tiroir.

– Un appartement...

– Une belle maison ! (À cet instant, il sortit un carnet de chèques, le posa sur le bureau et saisit un stylo.) On te doit combien ?

Tout en me posant la question, son regard me fixa, me sonda. Alors, je saisis qu’il cherchait à me déstabiliser. Il profitait de la situation, bien sûr, comprenant qu’il jouissait d’un avantage sur moi pour me troubler. Mais je décidai de résister à sa manigance. À mon tour, je le fixai, sans ciller, tandis que lui continuait d’attendre ma réponse, le stylo suspendu au-dessus du chéquier ouvert.

Je compris, au final, qu’il cherchait à me tendre un piège.

Mais je parvins à esquiver :

– Deux millions.

Tout en disant cela, je quittai précipitamment ma chaise pour me rendre dans la pièce du secrétariat où j’avais laissé mes affaires. Récupérant le reçu de la Poste, je revins vers lui pour poser le papier d’un coup sec sur le bureau.

– Merci, répondit Joris avec un sourire à peine dissimulé.

Mais moi, je ne souriais pas. Il avait vraiment cherché à me mettre dans l’embarras.